NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

86 Nº 4 1964

Optimisme, angoisse et espérance chez Jean XXIII

Georges CHANTRAINE (s.j.)

p. 369 - 387

https://www.nrt.be/es/articulos/optimisme-angoisse-et-esperance-chez-jean-xxiii-1650

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Optimisme, angoisse et espérance chez Jean XXIII *

« Jean XXIII aura été le Pape de l'espérance »
F. Mauriac.

« Dès mon entrée dans le sacerdoce, je me suis mis à la disposition de la sainte Eglise. Je l'ai servie, sans anxiété et sans ambition. Tout est là, et rien que là. Il est superflu d'aller chercher plus loin ». Ces paroles de Jean XXIII s'adressaient à Indro Montanelli, « l'unique journaliste reçu par lui comme tel [1] ». L'avertissement vaut encore pour nous aujourd'hui. Le jeune Angelo Roncalli, « depuis le jour où il est né, n'a jamais pensé qu'à devenir prêtre » ; prêtre, « il a servi » ; le tissu continu de cette vie ne fut déchiré ni par l'ambition ni par l'anxiété. N'est-il pas téméraire de découvrir de l'angoisse chez cet homme serein ? N'est-ce pas céder à la manie de la psychologie des profondeurs ? N'est-ce pas « compliquer les choses simples » (A. 200) ? N'est-ce pas « s'exposer à construire le pape selon ses plans » (F. 180) ?

Oui, si Jean XXIII n'avait parlé de son angoisse à de nombreuses reprises et d'une manière très nette (cfr 63, 357). Mais comment concilier cette angoisse avec sa sérénité si manifeste ? Le robuste bergamasque n'avait rien d'un inquiet : de quelle souffrance son cœur était-il étreint et pourquoi la laissa-t-il si peu paraître ?

D'autre part, même cette absence d'anxiété ne manque pas d'ambiguïté : est-elle optimisme, confiance dans la vie ou espérance, confiance en Dieu ? Bien des textes laissent la question ouverte.

Ces questions, qui ne lui avaient pas échappé (cfr 63, 357, 548), Jean XXIII les a-t-il résolues ? N'a-t-il pas uni, optimisme, espérance et même angoisse, un peu comme il a été en même temps un

---

* Cet article était terminé quand parut le Journal de Jean XXIII (Giovanni XXIII, *« Il Giornale dell'anima » e altri scritti di pietà*, Ed. di Storia e letteratura, Roma, 1964). Nous n'avons pu en tenir compte. Nous nous sommes servis des textes de Jean XXIII publiés par *La Documentation Catholique*, de la biographie d'Algesi (*Jean XXIII*, Paris, Lethielleux, 1961) et des *fioretti du bon pape Jean*, recueillis par H. Fesquet (Paris, Fayard, 1963).

Le lecteur interprétera de la façon suivante les références entre parenthèses, insérées dans le texte :

(A. 200) = Algesi, *Jean XXIII*, p. 200.
(F. 180) = *Les Fioretti du bon pape Jean*, recueillis par H. Fesquet, p. 180.
(60, 284) = *La Documentation Catholique*, 1960, col. 284.

1. J. d'Hospital, *Le Pape du Concile*, dans *Le Monde*, 5 juin, p. 2.

« Pape de la Tradition » et un « Pape qui a réconcilié l'Eglise avec son siècle » [2], ou comme il a uni « l'œcuménisme et l'intégrisme » [3]. Cette manière de tenir ensemble des attitudes parfois inconciliables, n'est-ce pas simplement la marque de son « bon sens frisant le génie » [4] ? A moins que, plus profondément, ce ne soit dû à la structure de sa vie de foi ? L'incontestable vigueur de cette foi nous invite plutôt à chercher dans cette ligne.

A travers des textes dont l'origine, la facture et la substance sont sans doute très diverses, il est peut-être possible d'apercevoir comment cette expérience s'organise de l'intérieur et comme elle opère la synthèse de l'optimisme, de l'angoisse et de l'espérance.

« *Vir amabilis ad societatem* [5] ».

Le goût de la courtoisie, le sens du respect, l'allure bonhomme, la sérénité enjouée n'ont pas peu contribué à tracer l'image que nous avons conservée de Jean XXIII. De ces qualités, le Pape aimait entretenir ses auditeurs, parlant de lui-même, comme s'il s'agissait d'un autre.

Il se sent « tout disposé à aimer les hommes » (A. 252) ; il est sensible « aux formes du respect et de la courtoisie qui font le charme de la société humaine » (A. 272 ; cfr 142, 153 ; 56, 1526). Cette amabilité est un effet de sa robuste santé : « Nous n'avons pas mal au foie, grâce à Dieu, ni aux nerfs. C'est pourquoi nous aimons la compagnie et il nous plaît de nous voir au milieu des gens » (F. 63).

Il est optimiste, comme il est sociable, par constitution physique et par tempérament. Sa sérénité est « une disposition naturelle de son âme » (60, 5), aidée par « un peu de bon sens qui lui permet de voir vite et clairement les choses » (A. 252). En « homme pratique » (F. 63), porté à l'action, il fait confiance à l'avenir : « l'élasticité de son esprit » l'empêche « de s'attarder à considérer le passé » (A. 156). Il croit à l'avenir, parce que la vie est du côté de l'avenir, et il aime la vie : « Car, pour être franc, permettez-moi de vous le dire, je souhaite vivre longtemps. J'aime la vie » (F. 187).

Aux hommes, qu'il est porté à rencontrer, il réserve « une attitude aimable et accueillante » (60, 284). « Envers tous », il use d'un « langage serein et respectueux » (63, 419). Il préfère au « mot fort »

2. Voir *Le Monde* du 5 juin 1963, p. 1 et s., articles du P. Rouquette et de H. Fesquet.

3. R. Aubert, *Jean XXIII : un « Pape de transition » qui marquera dans l'histoire,* dans *La Revue Nouvelle,* t. 38, 1963, p. 20-23.

4. D'après R. Aubert, *art. cit.,* p. 29.

5. Mgr Radini, l'évêque de Bergame, dont le jeune abbé Roncalli fut le secrétaire, « avait reçu de la nature à un degré éminent ce caractère distinctif qui, selon l'Esprit Saint, rend l'homme aimable pour la société : « Vir amabilis ad societatem » (Pr. 18, 24). « Il se gardait bien de laisser échapper une parole ou un geste qui n'exprimât du respect ou de la courtoisie » (A. 45).

(60, 3) « les termes mesurés » (62, 652 ; cfr A. 315), « la doctrine exposée aimablement » [6].

Ces dispositions naturelles servent d'appui à une sorte de sagesse pratique et terrestre. Et, inversement, elles s'inspirent des maximes de cette sagesse.

Sa sympathie est puisée dans le « respect de la conscience de chacun et de toutes les énergies tendues vers le bien universel » (62, 652). Comment ne pas faire confiance à l'homme ? « Nous nous refusons à croire, dit-il, que l'homme puisse faire déborder l'excès de sa puissance » (61, 6). Mais il croit aux « exigences de la nature humaine » (63, 582) au point même de les mettre « à l'origine des lignes doctrinales de l'encyclique *Pacem in terris* [7] ». Aussi avec tous se réalise ce que le délégué apostolique disait au ministre turc des affaires étrangères lors de leur première entrevue : « Je suis optimiste. En toute chose, je préfère ce qui unit à ce qui sépare. D'accord, comme nous le sommes, sur les principes naturels, nous pourrons faire un bout de chemin ensemble. Pour le reste, il vaut mieux être confiant » (A. 139).

Pareillement, sa sérénité se conforme à « la règle de la sagesse humaine qui sait évaluer les petites choses, et dans sa patience est l'amie du temps : « Gutta cavat lapidem ». C'était une des maximes qui était chère au représentant du Saint-Siège (A. 144-145 ; cfr 105 et 165). Pour l'expliquer, il est arrivé au nonce à Paris d'évoquer « l'exemple des vieux Romains », selon l'éloge qu'on en fait dans l'histoire : « Consilium et patientia » (A. 191).

Sérénité, courtoisie, amabilité s'enracinent donc dans les dispositions naturelles. Elles expriment une inclination spontanée à faire fond sur l'homme, sur le « patrimoine primordial de tous les peuples [8] ». Elles pratiquent une morale « qui apprend à marcher les deux pieds sur la terre » (F. 49).

On ne peut donc que ratifier le jugement de Raymond Hugues dans Germinal : Jean XXIII était « ce que tous... nous appelons un homme [9] ». Mais était-il « ce que beaucoup de chrétiens appellent un saint » ? Mauriac n'a-t-il pas tort de voir en lui celui « par lequel

6. 63, 865. Cfr *ibid.* : « Cette *Pacem in terris*, quel écho ! De moi, dans ce document, il y a surtout l'humble exemple que j'ai cherché à donner durant toute ma pauvre vie : *de bono homine pacifico* » (cfr 61, 1010). R. Aubert note « ce ton nouveau qui est la marque personnelle de Jean XXIII » : « Quand on y regarde de près, on ne trouve guère de principes neufs dans son encyclique, mais avec son « bon sens frisant le génie », le Pape les a exposés de manière telle que l'Eglise en est apparue aux yeux du monde étonné, comme étant au fond beaucoup plus humaine, beaucoup plus préoccupée par les problèmes des hommes, qu'on ne le croyait » (*art. cit.*, p. 29).

7. 63, 582 ; cfr 650. « Pape de la bonté, non de celle qui pleure sur le monde, mais qui veut le changer » (R. Hugues cité par R. Aubert, *art. cit.*, p. 30, n. 26).

8. Sermon prononcé le 18 juin 1951 à la messe inaugurale de la VI[e] conférence générale de l'UNESCO, cité par R. Aubert, *art. cit.*, p. 28.

9. R. Aubert, *art. cit.*, p. 30.

l'accélération de l'histoire est devenue l'accélération de la grâce [10] » ? De Hugues ou de Mauriac, lequel a raison ? Faut-il choisir entre les deux ?

Selon l'Esprit Saint...

Sans trancher la question, une autre série de textes l'oriente dans un autre sens. Ils donnent des mêmes attitudes une autre interprétation.

La politesse n'est pas simple urbanité ; elle « est une branche de la charité » (63, 859 - Pensées de 1938). La charité « débute par les formes du respect et de la courtoisie » (A. 273). Et ce commencement est capital. Il ne suffit pas qu'une parole soit vraie pour être comprise ; elle doit se présenter aimablement pour « trouver le chemin de la conscience ». Or, la charité « présente la vérité dans la lumière aimable qui attire en lui enlevant la rigidité qui parfois peut s'insinuer en des affirmations trop tranchantes [11] ». C'est pourquoi « la très pure doctrine de l'encyclique, la doctrine exposée aimablement, trouvera le chemin des consciences » (63, 865).

L'amabilité est la loi de l'apostolat qui respecte « le rapport entre le Créateur et la créature » (63, 357). « J'entretiens volontiers des rapports avec ces âmes, écrit le délégué apostolique en Turquie le 11 mars 1940. Elles appartiennent au Seigneur. Il faut s'en approcher avec délicatesse », « nous pénétrer de l'esprit avec lequel Jésus les traite, avait-il noté le 23 octobre 1938. Et sûrement l'esprit de Jésus à leur égard est plus charitable que le nôtre » (63, 863, 861). La manière dont Jésus traite les âmes s'observe facilement dans ses relations avec ses apôtres. « *Pax vobis !*, est l'aimable salut de Jésus » ressuscité à ses apôtres (63, 577). « Notre Rédempteur s'adresse aimablement à eux pour leur promettre l'Esprit Saint [12] ». L'amabilité est donc dans l'esprit de Jésus.

Inscrite dans le tempérament, la sérénité est aussi la conséquence de l'obéissance. « L'obéissance est constamment nécessaire... La grande paix de l'esprit en est la conséquence immanquable » (A. 315-316). Bien des années auparavant, il notait dans ses cahiers : « J'éprouve la joie du devoir accompli en esprit d'obéissance et de paix » (63, 861 - Pensées de 1938).

Fruit de l'obéissance, la sérénité en est aussi le signe. « La sérénité du pape fait briller le reflet de sa paix intérieure et de sa conformité

10. *Figaro littéraire*, 8 juin 1963, p. 20.

11. 62, 962 ; cfr 59, 1667. On n'en finirait pas de citer les textes où Jean XXIII a parlé de l'amabilité.

12. 61, 545. Dans *La Croix* du 5 juin (cfr 63, 794) M. E. Borne observe : « Grâce à Jean XXIII, le monde a connu que la vérité, hors la charité, n'est pas Dieu et que, sans inquiétude pastorale, il n'est pas de dogmatique et de théologie vraiment chrétiennes ».

à la volonté divine » (62, 42). La « sainte volonté de Dieu » est comme « une mer tranquille et sûre » (F. 182). Qui s'y jette, est tranquille. « Mon esprit est tranquille et mon cœur en paix » (A. 73) : j'obéis. « Je suis tranquille. J'ai toujours voulu faire la volonté de Dieu » (63, 865). Cette tranquillité est « le témoignage de ma bonne conscience » (A. 106). Aussi, au milieu des difficultés rencontrées en Bulgarie, est-il heureux d'écrire : « Je suis content d'avoir conservé mon calme même au moment des plus graves démarches imposées par ma conscience » (A. 100). De plus, le témoignage de la bonne conscience correspond à celui du Seigneur : « Le Seigneur est content de nous » (61, 635). Car en celui pour qui rien ne compte que Dieu, la fidélité du Seigneur se manifeste inébranlable et définitive : « Je ne demande rien et ne refuse rien. Le Seigneur sait que je suis là. Cela me suffit » (A. 94). Sa « sérénité vient de Dieu » (63, 548).

A ce point se rejoignent l'amabilité qui est attention à l'action du Seigneur dans les âmes et la sérénité qui est « disponibilité à l'appel divin, calme en toutes circonstances, confiance entière puisée dans une vie de foi et de charité surhumaines et dans le grand moyen de la prière » (63, 547). « Quiconque a la foi », en effet, « ne craint pas, ne précipite pas les événements, n'effraye pas son prochain », mais, comme Jean XXIII l'a dit de lui-même, « croit fermement à l'action de Dieu dans la conscience de chacun, à sa présence dans l'histoire ; il croit à l'amour » (63, 548).

Le catholique n'aurait-il donc pas tort d'appeler Jean XXIII un saint ? Son amabilité, sa confiance en l'homme, son optimisme sont puisés, en effet, aux sources les plus pures de l'Evangile. Pourtant, dans la série de textes précédents, elles nous sont apparues comme humaines et rattachées délibérément à des principes naturels. Comment concilier ces manières de parler si opposées ? Les deux séries de textes sont-elles parallèles ou complémentaires ? Le langage a-t-il été malhabile à traduire l'unité de la pensée et de la vie ou bien manifeste-t-il, sans le trahir, l'éparpillement intérieur ? Mais on a peine à admettre un tel éparpillement chez une personnalité aussi une et forte que Jean XXIII. Est-ce donc l'expression qui est déficiente ? Et à travers sa maladresse, quelle unité de principes humains et divins vise-t-elle ?

Avant de jeter quelque lumière sur ces questions, une nouvelle surprise nous est réservée ; les deux séries de textes ont révélé les principes naturels et surnaturels dont s'inspire Jean XXIII. Or, des uns aux autres, le passage n'est pas immédiat ; il comporte une rupture.

« *Les petites piqûres de la paille* »

On se souvient du visage souriant du bon pape Jean. Il ne faut pas oublier le visage grave de Jean XXIII en prière. Cet « homme léger » **(F. 22) sentit le « poids de la fatigue » (F. 187) ; parce qu'il resta**

un « homme comme tout homme qui vit ici-bas » (F. 29, cfr A. 252), il « sentit lui-même le poids de la fragilité humaine » (F. 167). Il apprit à « supporter les petites piqûres de la paille sur laquelle il reposait, comme le Divin Enfant » (A. 93). Il éprouva en lui et dans les autres la loi de la contradiction.

Sans doute le goût de la vie entraîne-t-il en avant, sans s'attarder au passé. Mais on ne peut « aimer la vie » sans s'attacher à tout ce qu'elle a produit. Chacun s'attache au passé et « à la poignée de terre sur laquelle il tient les pieds » (A. 150). Le cœur de Mgr Roncalli connaît donc ses heures de nostalgie : « Je m'attriste, certes, devant la lente et fatale décadence de bien des choses qui constituaient l'armature du catholicisme et du nationalisme en d'autres temps ». L'avenir s'annonce sombre : « De vilains jours et de pénibles situations me sont peut-être réservés », écrivait-il d'Istanbul (A. 121). A la même époque, il se sent vieillir et il s'en attriste : « Quand je pense qu'à mon âge Mgr Radini était sur le point de mourir, j'éprouve parfois la tentation de me considérer comme un vieillard » (A. 154). Et à la nouvelle d'un décès : « Sa disparition rend pour moi plus désolé l'horizon de mon jeune sacerdoce qu'il m'était si agréable d'évoquer » (A. 155). Devant la fuite du temps, la tristesse le gagne.

La charité n'est pas moins tentée que l'optimisme : la « bonne volonté » qui vient de Dieu et se manifeste par la courtoisie et le respect se heurte à la « mala voluntas » héritée de la haine de Caïn pour son frère. Face au « Décalogue éternel », qui proclame la loi d'amour se dresse ce que Jean XXIII « a coutume d'appeler : l'Antidécalogue » (61, 71 ; 60, 332). Ou, selon une terminologie empruntée à S. Paul, la loi des sens combat la loi de l'esprit (60, 734). On peut parler *sans image : l'esprit de paix et de concorde se heurte à l'esprit de* guerre qui se dissimule souvent sous des paroles pacifiques (61, 4), la vérité ou la pudeur sont violées par les organes d'information, la justice est bafouée ; la liberté — surtout celle des consciences — entravée par les pouvoirs publics (60, 3-6, 19-21 et *passim*).

« Obedientia et pax »

De quelques noms qu'on les désigne, sous quelques figures qu'elles apparaissent, toutes ces oppositions « se résolvent dans la croix de Jésus » (61, 71, 482). Il faut donc croire à la vertu de la croix ; y croire vraiment, c'est être obéissant à notre tour : ne vouloir et ne faire que la volonté de Dieu. « Dans cette lumière que le Père nous a versée par son Fils » (62, 715), la vraie valeur des choses peut être appréciée : elle ne se mesure pas à ce qu'elles ont été ou sont immédiatement pour nous : elle vient de leur origine, qui ne se trouve ni en arrière ni près de nous mais en avant et au loin : « Nous sommes faits pour la splendeur de la gloire céleste » (F. 113). Mgr Roncalli

regarde donc en avant et au loin : « Je m'attriste, certes, a-t-il écrit ... mais je ne cesse de regarder *en avant et au loin* » (A. 121). C'est l'attitude de l'homme de foi, telle qu'il la décrit chez Pie XI : « Regardant sans cesse haut et loin, Pie XI n'admettait pas d'incertitude : sa foi reflétait l'assurance des promesses divines ; elle était le *scio cui credidi* de Saint Paul » (A. 126). De lui-même, il écrira : « Grâce à Dieu, je préfère regarder en avant que de me retourner en arrière. Même les souvenirs les plus chers des personnes et des choses demeurent en moi comme pour me rappeler la réunion qui nous attend. La vie est un peu un grand voyage sur mer. On se dit adieu en pleurant au moment de quitter ceux qu'on aime. Mais voici qu'à l'arrivée ils sont déjà là, au port, qui nous attendent » (A. 155) ! Parlant de la responsabilité des Latins dans la situation de l'Orient chrétien : « Si nous ne voulons pas renoncer à nos aises et regarder au loin, notre décadence suivra le même rythme que celle des Orientaux, Grecs, Slaves et Arabes » (A. 175). Il faut ne pas « juger ce qui arrive du point de vue de la poignée de terre sur laquelle on tient les pieds... C'est une grande illusion. Il faut s'élever et embrasser courageusement l'ensemble » (A. 150). Il faut donc s'avancer et s'élever : en avant et au loin, en haut. C'est cela obéir : « Je fais acte d'obéissance en *surmontant* ma répugnance à *abandonner* certaines choses, pour m'*aventurer* dans d'autres et je ne ressens aucun trouble. Oui, *obedientia et pax,* telle est ma devise épiscopale. Qu'il en soit toujours ainsi » (A. 73).

Pour être vraie, l'obéissance, qui accomplit la volonté de Dieu, ne se contente pas de détacher du passé et de l'immédiat pour porter le regard et l'effort vers l'avant et le haut. Elle évite encore le double excès de l'*ambition* et de la *précipitation.*

L'ambitieux aussi regarde ce qui est élevé et le recherche. Entre ce que veut l'obéissant et ce que désire l'ambitieux, il y a une différence et un discernement s'impose. Ce qui est élevé pour les yeux ou pour le monde et ce qui est élevé pour Dieu n'est pas identique, car le monde et Dieu ne jugent pas de la même manière. « Etre nommé évêque ou rester simple prêtre a quelque importance pour les yeux, mais ne dit pas grand'chose à l'esprit pour quiconque cherche la gloire du Seigneur et non l'éclat passager des satisfactions terrestres » (A. 72). Qui cherche donc la gloire de Dieu est indifférent. « Changer de poste ou rester ici encore longtemps ; devenir nonce ou être nommé évêque en Italie ; avoir un poste à Rome ou finir chanoine, tout cela m'est indifférent. Je ne me soucie pas non plus de ce que le monde peut dire, car le monde juge d'après les apparences et il se trompe presque toujours » (A. 106).

Cette absence d'ambition est encore la première grâce de son Pontificat : « *Première grâce,* note-t-il : accepter avec simplicité l'honneur et le poids du pontificat avec la joie de pouvoir dire qu'on n'a

rien fait pour le provoquer, vraiment rien ; bien plus, avec le souci formel et conscient de ne faire aucun geste qui attire l'attention sur ma personne [13] ».

De plus, « la recherche des richesses, des distinctions, des honneurs, des intérêts personnels s'accorde mal avec le *Christum sequi* ; elle est en contradiction flagrante avec le *relinquimus omnia*, qui est le point de départ authentique vers la grandeur et la gloire authentiques du christianisme, de l'Eglise et du sacerdoce de tous les temps » (A. 315).

Illusoire, contraire à l'Evangile, l'ambition est à long terme un mauvais calcul : « Celui qui cède à la tentation de la fierté présomptueuse, doit s'attendre à vivre des jours amers, à se trouver bien vite les mains vides et à connaître des années de profond découragement » (A. 315). L'histoire, une fois de plus, juge une attitude morale. Et pour toutes ces raisons, les « ambitieux sont les plus ridicules et les plus pauvres créatures du monde » (F. 113).

Jean XXIII « s'efforce » donc d'être humble et de ne pas se laisser leurrer par les flatteries et les balivernes du monde » (F. 114). Son origine humble se révèle comme une attention délicate de la Providence (A. 252). Ce « bon Bergamasque qui n'a de prétentions d'aucun genre » (A. 199) n'aura pas de peine à être humble : il lui suffira de ne pas oublier — et Dieu l'y aide — son « village et les champs où les siens travaillent avec simplicité et confiance, en regardant le soleil qui reflète la splendeur de Dieu » (A. 193 et 200). C'est ainsi que « le sens de sa petitesse et de son néant a toujours été son bon compagnon » (F. 32). Autant donc le souvenir qui attriste est écarté, autant celui qui « humilie » est précieux.

De même la marche en avant, qu'imposent la vie et l'obéissance, ne peut pas être précipitée, mais doit être calme. Certes, « nous attendons souvent avec impatience les grands et bruyants succès. Chaque jour, nous voulons pour ainsi dire les voir et toucher de la main. Si les résultats de nos efforts ne sautent pas aux yeux, nous croyons reculer plutôt qu'avancer. Nous nous trompons » (A. 95 ; cfr 61, 825). Au contraire, « savoir attendre et s'imposer la discipline de renoncer à faire sensation aux yeux du monde, prépare presque toujours le triomphe de la vérité et de la sagesse » (63, 359). Aussi, « vivre au jour le jour » (A. 282), « s'efforcer de conserver le calme » (A. 119), « faire tout avec calme : un pas après l'autre, une démarche après l'autre » (A. 193), c'est un « grand secret de succès » (A. 119) et de satisfaction, comme le note le nonce à Paris : « l'une après l'autre, je vois mes affaires prendre la place qui leur convient » (A. 200).

13. 63, 867. « Parvenu au soir de sa vie et sans l'avoir cherché, à la plus haute dignité de l'Eglise catholique, il a su résister à toutes les tentations de l'orgueil et de la politique pour demeurer un pasteur comme les autres... » (Editorial du *Monde*, 5 juin 1963).

Le représentant du Saint-Siège n'a cessé de s'imposer le calme et d'être vigilant sur ce point. Il note avec fierté le 16 octobre 1940 : « le calme de l'esprit devant ces difficultés constitue ma force » (63, 864). Et presque dix ans après, il écrit : « Pour moi, un peu le tempérament et un peu une certaine habitude de discipline intérieure, renforcée désormais par l'âge et par l'expérience, m'aident à rester calme au milieu des tempêtes et sain de corps... » (A. 243).

Ce calme, dont on a vu qu'il était un critère de l'obéissance, en est aussi comme la modalité, adaptée à la condition humaine. « Etre toujours occupé et jamais en proie à la hâte est un avant-goût du paradis sur la terre. En dehors de la volonté de Dieu, il n'y a rien d'intéressant pour moi » (63, 861, Pensées de 1939). La hâte, la précipitation ne respectent pas la volonté de Dieu, telle qu'elle se fait connaître : c'est pour cela que nos impatiences nous trompent.

S. Joseph, obéissant et serein, « ne juge pas et ne devance pas inconsidérément le cours de la volonté de Dieu. Lorsque le Seigneur l'avertit par le ministère des anges, il écoute et il obéit en silence » (63, 547). Au contraire, dit Jean XXIII à des journalistes, « votre profession vous porterait non seulement à interpréter, mais parfois à devancer le cours des événements, alors que, au contraire, les desseins de la Providence, tout en dévoilant à l'esprit un sublime dessein de miséricorde et de salut, demeurent cachés par un voile de mystère. Cela suffit pour que tout homme, mesurant sa petitesse et sa fragilité, ne présume jamais de ses propres jugements » (63, 356-357). Le calme insère donc l'obéissance dans l'histoire « qui voile tout et dévoile tout » (61, 547).

Vertu qui adapte l'homme à sa condition temporelle, la sérénité « ne vient pas de l'ignorance des hommes et de l'histoire et elle ne ferme pas les yeux devant la réalité » (63, 548). Au contraire, elle se propose « de croire à ses yeux, de tout bien interpréter, de se complaire dans la vision du bien, plutôt que de se laisser distraire par celle du mal, et puis de regarder vers l'avenir » (A. 320 ; cfr 56, 1526 ; 60, 325). Le jugement mesuré, dont les principes viennent d'être énoncés, se fie donc à ce que l'histoire dévoile, tout en restant attentif au mystère qu'elle voile encore. Et cette attention n'est pas pure ouverture de l'esprit à ce qui n'est pas encore connu. Elle est orientation dans un sens déterminé : croyant à la victoire de la croix, Mgr Roncalli se complaît dans la vision du bien plutôt qu'il ne se laisse distraire par celle du mal ; confiant dans l'avenir, il regarde dans sa direction : tout bien interpréter réjouira la vieillesse ; au contraire « ceux qui sont habitués à tout interpréter sur un ton mineur, se préparent une vieillesse terne et fastidieuse » (F. 115).

Se rendant indifférent à tout ce qui n'est pas la volonté de Dieu, Jean XXIII a donc rejeté ce qui est en arrière ou immédiat, il s'est tourné vers ce qui est en avant, au loin et en haut, mais sans préci-

pitation ni ambition : l'obéissance est cette conversion qui élève l'homme humblement et le fait avancer calmement. Telle est la « loi du progrès humain, qui est le triomphe de la liberté » (F. 146).

La « forme de la Croix ».

Le triomphe de la liberté consiste dans « la charité du dévouement et du sacrifice » (A. 273). Pour « rester fidèles à l'amour, à la paix, à la douceur », il ne suffit pas de « résister aux voix de la haine » (F. 146). Il faut encore « présenter son front à ceux qui vous frappent ». « Dabo frontem meam percutientibus », telle est la seconde règle de son action diplomatique (A. 145). Les incompréhensions, les suspicions, les calomnies, il les accepte généralement sans se plaindre (F. 129). « Non, je ne m'attriste pas, lit-on dans ses Pensées intimes, de ce qu'on écrit ou dit de moi. C'est trop peu si on le compare aux angoisses de Jésus, Fils de Dieu, durant toute sa vie et sur la croix » (63, 865).

Il entre dans la voie du sacrifice. Il va connaître les angoisses de Jésus, Fils de Dieu. Il va, comme prêtre, comme pasteur, « sentir le poids de la fragilité humaine » « pour réconforter et éclairer les âmes » (F. 167). Au reste, c'est la loi de la vie chrétienne : « A chacun sa croix, écrit-il, le 30 décembre 1934 à Mgr Bernareggi, évêque de Bergame, et chaque croix a sa forme particulière. La mienne est tout entière dans le style du siècle » (A. 113). Jugement perspicace et quasi prophétique. Sa croix est celle de son siècle.

La guerre sans merci du bien et du mal, la haine des hommes, notre perpétuel retard sur le temps ne le concernent pas seulement comme un spectateur ou même comme un combattant de Dieu. Ils le mettent en question lui-même, jusqu'à lui faire ressentir « l'intime angoisse de la paix menacée dans le monde » (62, 652). Pour qui ne « se contente pas du point de vue de la poignée de terre sur laquelle il tient les pieds », mais « s'élève et embrasse courageusement l'ensemble », le nationalisme « ne donne pas toute la philosophie de la guerre et de la paix considérées dans leur actualité et dans leur avenir ». Regardant le passé, on peut « faire un procès historique » (F. 173-174), se faire juge. Mais « à vouloir demander, à vouloir préciser la responsabilité de ce cataclysme (il s'agit de la dernière guerre), à vouloir donner à chacun la part qui lui revient, on n'en finirait pas si vite, et on soulèverait dans les deux camps les contestations et les protestations. Personne n'accepte pour lui la faute. Pratiquement, la faute est à tous : il arrive un point où toute personnalité est absorbée dans le phénomène collectif » (A. 150). Qui considère la paix et la guerre non dans leur passé, mais dans leur actualité et leur avenir, ne fait pas de procès historique, mais en accepte pour lui la faute. Arrivé au point où il se rend solidaire de la faute collective, il ressent **« l'intime angoisse de la paix menacée dans le monde ».**

De la même manière, « le Pape sent peser sur son cœur la responsabilité des âmes confiées à ses soins » (60, 3). Il perçoit « le retard de la foi et de l'indifférence » (63, 356). « C'est toujours un sujet de peine, parfois de peine assez vive, pour un pasteur d'âmes, d'avoir à constater le fait que de nombreuses intelligences honnêtes et élevées demeurent insensibles et muettes, comme devant des cieux éteints, en ignorant ou en feignant d'ignorer les principes fondamentaux du message divin... » (A. 271). La paix universelle, qui vient de Dieu, est mise en péril. « Ce qui est en jeu, c'est la vocation historique des peuples, le destin éternel de chaque homme créé à l'image de Dieu » (60, 1250). Où trouver la réponse à cette question dramatique ? C'est la nuit. Que répondre dans son angoisse à ceux qui crient : « Custos quid de nocte » (62, 227) ? A son tour, l'intelligence du pasteur devient muette, comme devant des cieux éteints. Il n'y a rien à répondre : il se tait. Mgr Radini le lui avait appris : « il savait compatir, se taire, attendre, oublier » (A. 43), lorsqu'un sujet de peine, comme une épine aiguë enfoncée dans le cœur, le faisait saigner : saignement silencieux et caché, mais non moins vif et douloureux » (A. 52). De même le patriarche Jacob, voyant le désaccord de ses fils, *rem tacitus considerabat* (A. 151). S. Joseph, aussi, obéit « en silence, se tait devant ses graves épreuves » (63, 547). « Souvent » l'humilité, enseignée par le Christ, « est silence » (A. 314 ; 62, 772). A son tour, Jean XXIII « fait silence en Dieu » (60, 205), et, comme il le confie : « Nous enfermons dans notre cœur des peines et des préoccupations parfois indicibles, dont nous ne parlons qu'au Seigneur » (63, 162).

Les souffrances qu'il ressent pour l'Eglise, le poussent dans les bras de Jésus. Le cri de son angoisse monte vers le Seigneur : Seigneur, sauvez-nous, nous périssons... Hommes de peu de foi, répond Jésus. Mais Jésus, continue Jean XXIII, aime qu'on l'invoque : le reproche est doux (60, 345). Saisi par l'angoisse et l'épouvante du monde moderne (62, 3-4), il assume la souffrance de l'Eglise qui vit dans ce monde : en lui, c'est toute l'Eglise qui souffre, en lui c'est aussi toute l'Eglise qui découvre l'espérance. « Sans y avoir songé auparavant », il prononce donc, dans un premier entretien avec son secrétaire d'Etat, le 20 janvier 1959, le mot de Concile (F. 155 ; cfr 62, 710-711). Comme souvent, sa voix s'est fait l'interprète soucieuse et simple de ses pressentiments (60, 928 ; cfr 61, 636). Pour qui est livré aux autres, comment pourrait-il en aller autrement ? Sa voix, accueillie par ses frères et par le monde, a fait entendre « un désir qui vient de Dieu » (62, 1396). « Le premier à être surpris de ma proposition, a-t-il dit, ce fut moi-même sans que personne m'eût donné quelque indication » (63, 867). Comme s'exprime S. Ignace dans les Exercices spirituels, Jean XXIII a éprouvé une « consolation sans cause » : le désir du Concile vient de Dieu, sans l'intermédiaire des créatures. « C'est un **choc de la grâce », suivant la terminologie de Mgr Roncalli (A. 94).**

« *Choc de la grâce* ».

L'obéissance a donc accepté une rupture définitive dans le tissu continu de la vie : elle a cherché effectivement en avant, au loin et en haut l'origine des choses, qui leur donne leur valeur, au lieu de vouloir la trouver en arrière et sous la main.

Elle a pris parti pour l'optimisme contre la tentation de la tristesse et pour le bien contre le mal. Mais au lieu de « se croiser » contre le mal, elle offre le front à ceux qui la frappent, tandis que la tristesse du passé se mue en angoisse touchant « la vocation historique des peuples et le destin de chaque homme fait à l'image de Dieu ». Ainsi l'opposition du bien et du mal, qui s'imposait comme loi universelle à la volonté et à l'obéissance, est intériorisée et surmontée par l'acceptation du mal qu'on subit dans sa propre vie, tandis que le déchirement intime que provoque la fuite du temps s'amplifie jusqu'à devenir un drame historique universel. L'un ne va pas sans l'autre : l'opposition du bien et du mal ne perd pas son caractère universel lorsqu'on l'accepte en soi, mais elle met dans celui qui l'accepte son universalité. Accepter la souffrance qu'on vous impose, c'est compatir à la souffrance de tous les hommes, c'est porter en soi le non-sens de l'histoire humaine. Celui qui accepte pour lui la faute, « arrive au point où toute personnalité est absorbée dans le phénomène collectif ».

A ce moment, « nous avons besoin d'un choc de la grâce ; sous son effet l'esprit retrouve la paix » (A. 94).

Ce choc de la grâce ne fait pas passer de la compassion à un nouvel état ; il ne supprime pas la souffrance ou l'angoisse, mais il leur donne leur sens dans l'espérance et la paix qu'elle apporte. S'il est un point sur lequel Jean XXIII s'est expliqué avec force et clarté, c'est bien celui-ci.

« Te rappelles-tu, écrit-il à un ami qui traversait une grave épreuve, ce que je t'ai dit l'an dernier, au sujet de mes soucis concernant le ministère qui m'a été confié en Bulgarie. Eh bien ! à mon arrivée à Rome, j'ai reçu précisément pareil choc de la grâce, qui m'a redonné la paix la plus parfaite. Ce n'est pas qu'aient cessé d'exister les raisons de ma souffrance de l'année dernière ; non, elles existent encore toutes, presque avec la même force. Mais je me suis fait une raison d'être et de souffrir ; je vis donc et je souffre volontiers. Je suis content de mon état dont le Seigneur saura tirer, je crois, de nombreux avantages pour moi, pour ces âmes, et pour l'Eglise, dont je suis l'humble serviteur dans ces pays. Depuis le début de mon Episcopat, j'ai récité chaque jour une des prières des Exercices de saint Ignace, et je la récite toujours. Eh bien ! un matin que je souffrais davantage, je me suis aperçu que mon état signifiait précisément que ma prière était exaucée » (A. 94). C'est donc, à proprement parler, la **compassion volontaire qui est le *coup de la grâce*. C'est Dieu qui ac-**

cepte de vous mettre, comme vous le lui aviez demandé, avec son Fils [14]. Et c'est encore une grâce de s'apercevoir que cette prière est exaucée par la souffrance qui était restée jusque là dans votre demeure comme une étrangère.

Devenu pape, Angelo Roncalli nous fera la confidence de cette compassion : « Le divin Rédempteur du genre humain qui nous assiste toujours dans les travaux que nous accomplissons pour sa Sainte Eglise, adoucit et allège le lourd fardeau pastoral par certains secours de la grâce, de telle sorte que nous considérons comme un don du ciel les peines et les soucis que nous portons chaque jour comme une mortification volontaire » (62, 483 ; cfr 1397). Ici encore, on le voit, l'œuvre de la grâce n'est pas de supprimer la souffrance, mais de la changer en « mortification volontaire » et, par là, de l'adoucir.

Et, puisque l'idée du Concile lui est venue par un de ces « chocs de la grâce », « la part du pape au Concile, c'est la souffrance » (F. 157). Il souffre avec le Christ. Comment ne pas souffrir avec lui, lorsqu'il entend « le gémissement du Christ pleurant avec l'humanité entière » (59, 522) ? La souffrance humaine est donc assumée par le Christ. Et inversement la souffrance du Christ fait communier à celle de toute l'humanité : « Nous qui sommes chaque jour en contact avec le sang du Christ, dans le mystère eucharistique, nous ne pouvons rester insensible à la somme de douleurs, de ruines, de conséquences, proches ou lointaines, d'ordre moral ou social, résultant d'un état de choses qui nous afflige profondément » [15]. Voilà comment la sensibilité chrétienne est manifestation de l'unité (61, 5). Tant il est vrai qu'entre « la croix et l'offrande de soi, il y a un lien étroit et comme réciproque » (59, 1037) !

Ce mystère de la passion du Christ, Jean XXIII va le reproduire jusque dans sa littéralité charnelle, jusque dans sa mort. Car « il est bon de se laisser broyer par la douleur et par la mort afin de ressusciter » (F. 191). La maladie est « acte de confiance en Jésus qui est présent et attend » (63, 172). Durant les dernières heures, il le confesse encore : « Je souffre beaucoup, mais avec amour » (F. 193). Cette souffrance par amour est fortifiée par l'espérance du Seigneur : « Le Seigneur me voit, connaît la sincérité de mon âme ; il sait que rien de ce que je peux souffrir par amour pour lui, ne sera perdu » (62, 1404). Il souffre donc en paix.

Sous l'emprise de l'espérance, sa souffrance et sa mort cessent ainsi d'être un phénomène particulier et acquièrent une portée universelle : elles seront éprouvées par le monde entier. Déjà, la retraite préparatoire à la Pentecôte et qui se termina par sa mort, n'avait pas

14. Ce n'est pas sans raison que Jean XXIII fixa lui-même au mur de son cabinet de travail un tableau représentant la vision de la Storta, où le Père « mit Ignace avec son Fils ».

15. 62, 32 : il s'agit du meurtre d'aviateurs italiens au Congo. Cfr 60, 643.

paru à Jean XXIII être un événement individuel : il l'avait annoncée à tous ses confrères dans l'épiscopat, les invitant à se joindre à lui. Il était tourné vers les autres. Il se livrerait à eux définitivement par la mort. La compassion qu'il suscita, est signe de la force de son espérance par laquelle il avait accepté la souffrance humaine. Qui ne se souvient de ce « qu'un monde apparemment matérialisé et qui déteste la mort ait pu, pendant des jours et des nuits, avoir les yeux et le cœur fixés sur un moribond et souffrir avec lui » (F. 23) ?

Tel est bien « le mystère de la charité du Christ dévoilé pour le salut de l'homme, jamais obscurci, mais qui n'est connu que par l'espérance, qui est affirmation de certitude, cri qui résonne par-dessus toute crainte » (61, 635). Tel est aussi le cheminement de Jean XXIII de l'obéissance de la foi, qui exerce la charité, à la charité du sacrifice qui est dévoilée par l'espérance (cfr 61, 136). Déjà en regardant en avant et au loin, il cherchait, sans admettre d'incertitude, l'assurance des promesses divines, le *scio cui credidi* de S. Paul. Jean XXIII est configuré au mystère de la croix par la ressemblance au Christ et la vie du Christ. « L'optimisme du Pape ressemble à celui de Notre Seigneur lui-même » (63, 599). En lui, « Jésus est présent et attend » (63, 172). Jésus « vit en lui », il « vit dans le Christ Jésus doux, souffrant et glorieux » [16].

« L'espérance, affirmation de certitude ».

Comment alors ne pas être sûr de la victoire du Christ et ne pas proclamer à haute voix : « Ego sum Resurrectio et Vita » (63, 775) ? L'angoisse est transfigurée : le retard de l'indifférence et de la foi prend un sens positif et le problème de l'histoire est résolu.

De motif de douleur qu'il était dans l'angoisse, le retard de l'indifférence et de la foi devient, dans l'espérance, source de joie. On se demandait dans l'angoisse : le monde ne s'est-il pas détourné de Dieu ? Trop lent à croire, on ignorait encore la puissance de la grâce divine, ou — ce qui revient au même dans le vocabulaire de Jean XXIII — de la simplicité : Jean XXIII le constate à propos du retentissement de *Mater et Magistra* : « Je ne pensais pas qu'une Encyclique écrite en des termes si simples se répande ainsi » (62, 715). La constatation se renouvelle devant l'accueil soutenu réservé par le monde à l'annonce et la préparation du Concile. On craignait que le monde ne fût loin de Dieu. Ne vaut-il pas mieux, devant ce spectacle, renverser les termes du problème et se demander avec confiance : « La lumière et la grâce célestes ne sont-elles pas devenues plus proches du cœur des hommes, les poussant peu à peu vers Jésus-Christ et son Eglise, sainte et bénie » (63, 294) ?

16. 60, 805. M. Etienne Borne a admirablement mis en lumière ce qu'il a appelé la « passion du Concile » chez Jean XXIII (63, 794-795).

Alors, « le cœur brûle de travailler et de souffrir pour qu'approche l'heure où se réalisera, pour tous, la prière de Jésus à la dernière Cène » (62, 1397). Aux lèvres monte la prière de l'Esprit « de hâter pour chacun de nous l'heure où nous accéderons à une profonde vie intérieure où s'achèvera l'œuvre commencée par Jésus » (62, 841 ; 63, 798). Devant les yeux se laissent « entrevoir les premières lueurs de ce jour tant désiré dont Jésus-Christ Notre Seigneur saluait la venue future en ce souhait ardent : ' J'ai d'autres brebis... ' » (F. 168). Rempli de cette joie, Jean XXIII est assuré du sens de sa vie et du sens de l'histoire. « J'espère — et même je suis certain — que la miséricorde divine voudra bien me faire entrer au ciel » (63, 865). Le Concile manifestera le sens de l'histoire : par lui, grâce aux prières des croyants et de tous ceux qui ne savent pas prier (63, 4), la « Providence est en train d'élucider un des plus grands mystères de l'histoire, qui sera le mystère de la miséricorde du Seigneur envers tous les peuples » (59, 1052 ; cfr 1098-1099 ; 63, 859 et 862). Aussi Jean XXIII proclame-t-il dans l'espérance : « L'heure est venue pour l'Eglise d'offrir, à cette humanité que Jésus est venu sauver, les dons de l'unité et de la paix, représentés mystiquement par le sacrement du Corps et du Sang du Christ » (62, 899).

Pour qui est animé par l'espérance, l'histoire ne peut se composer d'une suite de calamités et de ruines, elle ne peut se résumer en une inexorable décadence. Juger ainsi de l'histoire, c'est n'avoir « rien appris de l'histoire qui est pourtant maîtresse de vie ». A l'ouverture du Concile, Jean XXIII marque donc son « complet désaccord avec les prophètes de malheur qui annoncent toujours des catastrophes comme si le monde était près de sa fin » (F. 135-136). Il n'avait pas attendu l'ouverture du concile pour s'en prendre à ce « quasi-prophétisme » (61, 73 ; cfr 60, 332). Cette sévérité est surprenante : Jean XXIII a l'habitude de manifester son accord, au moins partiel, avec ceux qui ne partagent pas la foi catholique. A l'égard du faux prophétisme, il lui « a semblé nécessaire de marquer son complet désaccord ». C'est qu'il n'y a pas moyen « de faire un bout de chemin » avec ces prophètes : le progrès est arrêté, le sens de l'histoire est nié. La certitude de l'espérance est totale, l'erreur, qui la nie, l'est aussi ; entre les deux, le désaccord est complet.

A côté de ceux qui se réfugient dans un passé merveilleux, mais imaginaire, Jean XXIII en connaît d'autres qui se projettent dans un avenir idéal. Comme ses oreilles sont offensées par les propos des prophètes de malheur, il entend « les murmures confus de censeurs improvisés qui voudraient indiquer à l'Eglise des voies nouvelles, en la menaçant de malheurs hypothétiques, parce qu'elle serait en retard sur son temps et sur les événements » (60, 824 ; cfr 1956, 1528).

L'Eglise ne s'inquiète pas d'eux mais elle « poursuit, patiente et longanime, l'exercice de sa divine mission » (*ibid.*). Ces censeurs désirent progresser. Ils s'imaginent seulement que l'Eglise est en retard sur son temps. Ils n'ont pas pris garde à « la mission divine » de l'Eglise : leurs critiques sont « improvisées ». On peut les traiter « avec patience et longanimité ». Il n'est pas nécessaire de marquer « son complet désaccord » à leur égard.

Humilité et dignité.

En transfigurant l'angoisse, l'espérance surmonte définitivement l'illusion de l'ambition et de la précipitation et dévoile la vraie valeur des choses. Honneurs, promotions, ascensions brillaient devant les yeux comme des biens enviables. Le succès était attendu impatiemment. La « douceur évangélique paraissait faiblesse. Elle est, au contraire, vigueur de caractère et grande dignité de vie ; elle est la garantie d'une valeur sûre, dans ce sens qu'elle facilite les rapports d'homme à homme. Le succès est toujours assuré et accordé aux humbles de cœur » (A. 314 ; cfr 90 ; 63, 864).

Ce qui paraissait faible, est vigoureux ; ce qui paraissait vil, est digne : l'espérance libère de ces illusions et fait éclater la vérité. Sans doute, l'obéissance opérait-elle déjà cette libération. « Je devrais trouver mes tâches d'autant plus à mon goût qu'elles le sont moins », écrivait le délégué apostolique en Turquie (A. 119). Mais par là, l'obéissance risquait de céder à l'illusion inverse de celle qu'elle combattait. L'espérance, elle, ne méprise aucune des apparences qu'il a fallu reconnaître comme telles ; elle leur confère leur vérité et leur réalité, qui est de faire plaisir au Seigneur et d'édifier le peuple chrétien.

L'ambition peut préférer les distinctions personnelles au service pastoral. Pour l'apôtre, « à mesure que les années augmentent, ces distinctions personnelles se décolorent devant la dignité plus haute du service qu'une vie sacerdotale bien menée rend à l'Eglise du Seigneur. La *splendor animarum* passe avant l'*honor vestium* ». Faut-il rejeter pour autant l'*honor vestium ?* Non, « ce sont des choses qui se combinent bien : savoir les recevoir et savoir s'en servir avec simplicité et grâce ; sans excessif recroquevillement d'humilité comme sans « suffisance », fait plaisir à tous et édifie les confrères et le peuple chrétien » (F. 113-114 ; cfr A. 154).

Courtoisie et Sacrifice.

L'espérance combine les attitudes que l'homme se fixe et celles que Dieu lui inspire. Celui qui pratique la « charité du dévouement et du sacrifice », qui compatit, emplit le moindre geste de courtoisie de cette plénitude d'amour. Et il le reconnaît avec une joie qui transfigure son optimisme.

La courtoisie et le respect sont déjà remplis de charité : être courtois et respectueux, c'est concrètement « croire à l'action divine dans chaque conscience ». « Que chacun... puisse dire : ... j'ai regardé dans les yeux avec une sympathie fraternelle même celui qui ne partage pas mes idéaux, afin de ne pas empêcher que se réalise, en son temps, le grand dessein de la Providence, qui, fût-ce même avec lenteur, finira par nous rapprocher de la réalisation de l'enseignement et du commandement de Jésus : *unum sint*, qu'ils soient un ! » (63, 359). La rencontre de Jean XXIII et de M. Adjoubei a réalisé ce souhait : « La première époque, dit le pape à son hôte, fut celle de la lumière : *fiat lux*. Nous sommes à présent dans la première époque, celle de la lumière : la lumière de mes yeux s'est rencontrée dans celle de vos yeux. Que le Seigneur aide le cheminement de la bonté s'il lui plaît qu'il en soit ainsi » (F. 125).

Forme de la charité, la courtoisie peut même « s'élever jusqu'aux prodigieuses et héroïques effusions du service pastoral ». Jean XXIII l'a confié, en ce qui le concerne, à des journalistes : « Au cours des trente années que j'ai passées au service du Saint-Siège, en Orient et à Paris, il m'est arrivé d'approcher des personnes de toute tendance. Je vous l'avoue : parfois, mon cœur tremblait, tellement je désirais m'exprimer avec une plénitude de langage, non seulement sacerdotal, mais encore apostolique. Mais les circonstances exigeaient un bref entretien ou même le silence » (63, 359).

La sérénité, le langage respectueux et courtois du Pape impliquent un sacrifice constant. « Son habituelle sérénité parvient à cacher son angoisse aux yeux des fidèles » (60, 3). « Nous n'avons pas coutume, dit-il encore, de soulever le voile des misères et des menaces de ruines qui étreignent le cœur » du pasteur (60, 1260 ; cfr 62, 652). Ainsi la sérénité est faite pour la « joie des visages et des cœurs » (60, 1555).

Optimisme et espérance.

C'est l'espérance qui croit à l'efficacité d'un geste humain, fût-il un silence : par là, elle assume pleinement l'optimisme, le goût de la vie ; et en elle, cet optimisme garde sa fonction, mais dilatée à l'infini. Telle est la « seconde grâce du Pontificat de Jean XXIII : faire paraître à mes yeux comme simples et d'une exécution immédiate certaines idées n'ayant rien de compliqué et même très simples, mais d'une portée et d'une responsabilité très vastes en face de l'avenir, et donnant des résultats immédiats, en me disant alors qu'il faut accueillir les bonnes inspirations du Seigneur *simpliciter et confidenter* » (63, 867).

Inspirées qu'elles sont par le Seigneur, certaines idées sont donc très simples et à la fois de portée très vaste. En les accueillant comme

elles sont, c'est-à-dire simplement et avec confiance, on rend manifeste leur efficacité immédiate, que leur simplicité voile.

Par leur caractère même, ces « idées » ne laissent pas de surprendre celui qui les accueille avec émerveillement. « Et dire, ajoute Jean XXIII, que tout me parut si naturel dans son développement immédiat et constant » (ibid. ; cfr 59, 134). D'origine divine, ces « idées » prennent place tout naturellement dans le cours de l'histoire humaine.

Pour qui vit ainsi dans l'espérance, tout est nouveau et tout est ancien ; tout est surprenant et tout est naturel ; tout est vaste et à venir, et tout est immédiat et visible à l'œil nu. La double série de textes qui nous avait paru si déconcertante, loin d'être le signe d'une incohérence du langage ou de la pensée, indique la structure de l'espérance. Tout est humain et tout est divin. Cette « harmonie » se manifeste éminemment dans le souvenir.

La « poésie de la vie chrétienne ».

Le souvenir est le privilège de la *bona senectus* (61, 703), de celui qui dans sa jeunesse ou à son âge mûr n'a pas tout « interprété sur un ton mineur » (F. 115). Il ne nourrit plus l'attente par la projection du passé disparu dans l'avenir espéré. Mais il fait voir que l'espérance dont Jean XXIII vit maintenant, était déjà au travail alors. En regardant la première année de son Pontificat, ou en ouvrant les cahiers de sa jeunesse sacerdotale (60, 71 ; 62, 42), Jean XXIII reconnaît « en grande humilité d'esprit la présence du Très-Haut » : « *Dextera tua sustentavit me, et sollicitudo tua grandem me fecit* » (Ps. 17). Telle est, explique-t-il, le mystère de ma vie. Ne cherchez pas d'autres explications. *Non voluntas nostra, sed voluntas Dei pax nostra* » (59, 456-457) ; ou, d'après le Ps. 67, 2 : « Dieu nous porte » : « Il nous porte comme nous sommes et avec ce que nous avons : avec ses richesses en nous et avec nos misères » (62, 1395). Ainsi, reconnaissant l'action divine dans sa totalité, Jean XXIII a devant lui « une vue claire de son âme, de son sacerdoce, du Concile, de l'Eglise universelle » (63, 864 ; cfr 61, 825). Il y voit à l'œuvre ce qu'il appelle le « testament du Seigneur », sa volonté actuelle qui embrasse tous les temps (56, 1526 ; 58, 1411 ; 61, 825 ; 63, 584).

Acte de confiance, « fleur inattendue d'un printemps inespéré », le Concile n'a pas besoin « d'autre programme que le testament du Seigneur », le « testament que Jésus a confié confidentiellement à ses plus intimes dans l'entretien mystérieux du Cénacle » (60, 214). Pour connaître le programme du Concile, il n'est donc que de relire les chapitres 14 à 17 de S. Jean, car « en cet endroit, où le récit évangélique atteint son sommet, l'Eglise humble et sublime porte comme le **reflet du visage de son divin Fondateur** » (61, 101 ; 62, 905 ; cfr 59, 1480).

Souvenir du testament du Seigneur, le Concile sera donc le « renouvellement de cette rencontre pascale avec le visage de Jésus Ressuscité, Roi glorieux et immortel, rayonnant à travers l'Eglise, pour sauver, réjouir et illuminer les nations humaines » (62, 1218). Et par lui, l'Eglise « reprendra avec plus de force la réponse du monde entier, du monde moderne, au testament que le Seigneur, les mains étendues vers les extrémités du monde, formula avec ces mots empreints de solennité divine : « Allez, enseignez toutes les nations » (62, 1218-1219 ; 1223 ; cfr 63, 775 ; 62, 312).

Enfin, ce souvenir culmine dans le mémorial du Seigneur où la volonté de Dieu est unie à l'obéissance jusqu'au sacrifice : « Haec quotiescumque feceretis, in mei memoriam facietis » répète le prêtre après avoir consacré le pain et le vin. « Ces paroles scellent le testament d'amour de Jésus pour nous. O douce, ô inoubliable surprise » (60, 265-266). Comme l'idée du Concile, ces paroles provoquent la surprise. Ainsi le souvenir, lui-même, n'a rien d'une répétition du passé, il est « ouverture aux suggestions célestes » (62, 1405), « il alimente son espérance » (60, 335, 386 et *passim*). Comment ne s'abandonnerait-il pas à lui par « un juste sentiment de gratitude » (60, 220 ; cfr 60, 3, 22) ? La prière d'action de grâces monte à ses lèvres, plutôt que la prière de demande, car le Seigneur sait ce dont nous avons besoin (60, 205) et le merci du pauvre qui a tout reçu l'invite à donner encore, comme l'enseigne S. Jean Chrysostome (59, 70).

Les « harmonies » de l'espérance.

C'est donc dans l'espérance que se fait entendre et goûter la « poésie de la vie chrétienne ». L'espérance, en effet, harmonise les valeurs humaines et divines ; elle fait vivre dans l'unité de l'acte les démarches spirituelles successives qui ont abouti à elle par l'obéissance, l'angoisse et le sacrifice ; elle donne aux gestes singuliers leur portée universelle, sociale et apostolique. Elle embrasse tout dans le souvenir : y reconnaissant humblement l'action divine dans son actualité, elle vit l'éternité dans le temps, sans projeter l'histoire dans l'éternité.

C'est elle qui unifie l'homme et le saint. Entre R. Hugues et F. Mauriac, il ne faut pas choisir ; ils ont tous deux raison. Jean XXIII est « homme » et « saint » ; il est celui « par lequel l'accélération de l'histoire est devenue l'accélération de la grâce ». L'espérance, en effet, « embrasse l'ensemble » ; elle « rayonne du principe et du don de l'universalité » (63, 315) ; elle est fondée « sur le respect de l'homme et sur la certitude de l'intervention de Dieu qui prévient de sa grâce toute noble pensée, toute sainte résolution, et qui assiste et récompense miséricordieusement tous ses fils » (60, 1124, 1126 ; cfr 59, 44).

Eegenhoven-Louvain G. CHANTRAINE, S. J.
95 Chaussée de Mont-Saint-Jean